

Marie-Laure Déroff

Homme/Femme : la part de la sexualité. Une sociologie du genre et de l'hétérosexualité

Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2007, 224 pages

Les travaux sur la sexualité font régulièrement apparaître des différences dans la manière dont les hommes et les femmes appréhendent ce sujet [Bajos et Spira *et alii*, 1993 ; Mossuz-Lavau, 2002 ; Bozon, 2002 ; Bajos et Bozon, 2008]. Malgré une évolution des genres masculin et féminin vers plus d'égalité et de ressemblance, le temps n'est pas encore à l'indifférenciation, que certains redoutent d'ailleurs et baptisent « confusion des sexes » [Schneider, 2007]. Dans le présent ouvrage, Marie-Laure Déroff tente de démêler ce qui, dans le rapport à la sexualité, se réfère à des modèles du passé de ce qui annonce une nouvelle grammaire des relations hommes/femmes dans ce domaine. Dans cette entreprise, elle s'appuie sur une double investigation. D'une part, elle a interrogé, par la voie d'entretiens de type semi-directif, 12 hommes de 24 à 53 ans et 16 femmes de 24 à 49 ans, tous hétérosexuels et ayant eu une expérience de couple. D'autre part, elle a dépouillé trois magazines (*Marie-Claire*, *Cosmopolitan* et *Men's Health*) pour voir quels modèles de féminité et de masculinité étaient proposés à leur lectorat. Elle retient de la sexualité une définition qu'en a donnée Michel Bozon, pour qui elle recouvre un ensemble de constructions sociales « désignant des constellations très diverses de pratiques, d'interactions, d'émotions et de représentations qui délimitent des territoires de relations d'ampleur plus ou moins grandes et donnent lieu à des processus de construction de soi variés » [Bozon, 2001, p. 15].

Pour Marie-Laure Déroff, il s'agit donc de l'aborder dans le contexte complexe qui est le nôtre aujourd'hui, où, si l'on en croit le discours de certains magazines, l'identité masculine serait en crise face à une « féminité renouvelée » qui a appris à dissocier la sexualité de la procréation, qui a goûté à l'autonomie fournie par le travail et qui revendique sa part du pouvoir politique. « Féminité renouvelée » est sans doute le terme qui convient. Il signifie en effet, et c'est toute la problématique du livre, qu'une évolution importante s'est produite, mais sans que celle-ci ait promu une identité, une interchangeabilité des deux genres. Non que la perspective soit essentialiste. Marie-Laure Déroff essaie, au contraire, de traquer tout ce qui, dans les différences qu'elle constate, provient d'une socialisation qui, elle, fait bien la distinction entre les garçons et les filles, d'une imposition sociale qui fixe des normes différentes pour l'un et l'autre genre.

Dans la manière de parler de leur sexualité, les personnes qu'elle a interrogées s'exposent selon trois modes. Le premier est le

mode biographique « carriériste » qui réside dans un récit partant des origines, respectant un ordre chronologique qui « aide la mise en cohérence, la reconstruction de la continuité d'une vie » (p. 58) et qui pourrait, par la maîtrise de l'histoire énoncée, démontrer une envie d'afficher une maîtrise de sa vie, donner une certaine image de soi. Le deuxième est le mode « de narration situationnel » qui met fortement l'accent sur la situation présente, et oppose aujourd'hui à avant. Il ne cherche pas une mise en cohérence mais l'affirmation d'une individualité, d'une fidélité à soi-même. Le troisième mode, appelé « événementiel », « caractériserait des discours privilégiés, idéalement, une mise en récit partant d'un événement défini comme majeur et déterminant du présent » [p. 74]. Se présentent alors un « avant » et un « depuis ». Or ces modes ne sont pas également partagés par les deux genres. Les hommes privilégieraient le premier mode, « carriériste », qui révèle une certaine maîtrise de leur biographie et une capacité à produire une définition de soi. Les femmes seraient plus du côté du situationnel, racontant « des histoires » qui tissent leur vie et non pas leur Histoire avec une majuscule, comme ont tendance à le faire les hommes. Elles seraient plus ancrées dans le quotidien, d'autant plus qu'elles ont entre trente et quarante ans et sont mères de famille. Cette situation, pesant plus sur elles que sur les hommes, expliquerait leur tendance à s'exprimer sur ce mode.

Elles se distinguent aussi dans leur attitude à l'égard des différentes formes de sexualité. Marie-Laure Déroff distingue une forme « individuelle », qui rejoint à certains égards la sexualité récréative, et l'expression « d'un besoin physiologique qui assimile l'échange sexuel à la satisfaction de ce besoin. La sexualité est voulue ici affranchie de toute dimension affective et/ou sentimentale » [p. 113]. L'autre forme, dite « relationnelle », fait de la sexualité une dimension d'une relation qui la dépasse et se rapporte plus directement à la sexualité conjugale. Et, ce qui n'est pas surprenant quand on connaît les grandes enquêtes quantitatives conduites sur le sujet, les femmes se retrouvent plutôt dans cette forme relationnelle. Dans l'enquête ACSF (Analyse des comportements sexuels en France) de 1992, 63,8 % des hommes déclaraient qu'« on peut avoir des rapports sexuels avec quelqu'un sans l'aimer » contre 35,9 % des femmes. Dans celle de 2006, conduite sous la responsabilité de Nathalie Bajos et de Michel Bozon, la différence est maintenue, à tous les âges, et 73 % des femmes comme 59 % des hommes sont en accord avec l'idée selon laquelle les hommes auraient « par nature plus de besoins sexuels que les femmes » [Bajos et Bozon, 2008]. Les auteurs de ce livre concluent que « les représentations de la sexualité restent marquées par un clivage qui continue d'opposer une sexualité féminine pensée prioritairement dans le registre de l'affectivité et de la conjugalité, à une sexualité masculine renvoyée au registre des besoins physiologiques » [Bajos et Bozon, 2008, p. 549].

Conclusions renforcées par l'étude des magazines qui présentent, selon Marie-Laure Déroff, deux versions du désir et du plaisir : celui des femmes, se déployant à partir du non-sexuel, du relationnel ; celui des hommes, étant conçu comme une pulsion et suscitant davantage d'articles sur les recettes techniques.

Tout en appelant à la rescousse les pressions sociales et une soumission des femmes, qui pourrait n'être qu'apparente, aux représentations dominantes, Marie-Laure Déroff constate que, dans le discours des hommes avec lesquels elle s'est entretenue, le moindre goût supposé des femmes pour le sexe est référé à une sexualité se passant « dans la tête », alors qu'eux-mêmes répondraient à des pulsions. Elle souligne que les hommes ne se livrent pas à certaines pratiques avec leurs épouses. Ce que l'on voit fort bien dans les travaux sur la prostitution [Handman et Mossuz-Lavau, 2005]. D'après les témoignages des prostituées, nombre de clients sont des hommes mariés qui viennent chercher chez les prostituées des gâteries que soit leur femme leur refuse, soit eux-mêmes n'imaginent pas lui demander.

Or, Marie-Laure Déroff considère que, pour les femmes, « le couple semble pouvoir être le lieu de *toutes* les sexualités » alors qu'il serait, pour les hommes, « le lieu d'une sexualité » [p. 138]. D'où l'infidélité de certains. Mais alors, comment résoudre ce malentendu ? S'il s'agit vraiment d'un malentendu. Car dans l'ouvrage, il n'est guère question des pratiques sexuelles, ce qui manque un peu pour affirmer que les femmes seraient prêtes dans le couple à « *toutes* les sexualités ».

Reste la question de l'évolution en cours et de son avenir. S'il est bien évident que la direction est celle d'une émancipation, d'une libération accrue des femmes, Marie-Laure Déroff insiste sur le fait que cette évolution passe par un « emprunt » au masculin, qui apparaît comme le modèle. Elle semble le regretter lorsqu'elle écrit : « Une valeur positive est reconnue à ce qui relève du pôle masculin, contribuant à une hiérarchisation du masculin et du féminin » (p. 160). Cela pose le problème du mimétisme. Dans le domaine de la sexualité, comme dans bien d'autres, faut-il s'aligner sur le modèle masculin ou doit-on inventer un autre modèle, bien éloigné du féminin, qui nous a gouvernées, disons jusqu'à hier ? Et comment l'imaginer, s'il ne doit être ni l'un (le masculin d'aujourd'hui), ni l'autre (le féminin d'avant) ? L'issue est, à l'évidence, dans un changement qui interviendrait non pas chez les seules femmes mais, aussi, chez les hommes. Parmi ces derniers, certains évoquent aujourd'hui leur part féminine, même si leurs magazines demeurent très essentialistes. Marie-Laure Déroff insiste sur « une transformation des identités féminines par emprunt, et une transformation des identités masculines par révélation » [p. 178], ce dernier point renvoyant aux ressources propres des hommes. Elle décèle chez eux un apprentissage qui les conduit d'une forme individuelle de sexualité à une forme relationnelle, alors que le chemin inverse semble caractériser des femmes.

Critiques

Comme si les premiers cherchaient, à certains égards, à échapper à leur nature alors que les femmes devraient se soustraire à la culture et aux normes sociales qui dictent encore trop souvent leurs comportements.

On est loin, en tout cas, de l'indifférenciation qui apparaît à certains comme un épouvantail, à d'autres comme le terme inéluctable de l'évolution bien entamée aujourd'hui. La crainte des premiers vise une soi-disant baisse ou disparition du désir, qui ne peut naître à leurs yeux que de l'altérité, que de la différence. Mais aucun n'est, à mon sens, en mesure de prouver que des hommes et des femmes qui auraient les mêmes statuts et les mêmes appétits verraient leur désir sexuel s'amoinrir. Il est temps de sortir des schémas qui, en exaltant la différence, renforcent les inégalités et renvoient aux situations les plus passéistes. Le désir du même a de beaux jours devant lui.

Janine Mossuz-Lavau

CEVIPOF

Références

BAJOS Nathalie, SPIRA Alfred et le groupe ACSF, 1993, *Les comportements sexuels en France*, La documentation française, Paris.

BAJOS Nathalie et BOZON Michel (dir.), 2008, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris.

BOZON Michel, 2001, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, pp. 11-40.

BOZON Michel, 2002, *Sociologie de la sexualité*, Nathan, Paris.

HANDMAN Marie-Élisabeth et MOSSUZ-LAVAU Janine (dir.)é&, 2005, *La prostitution à Paris*, Éditions de la Martinière, Paris.

MOSSUZ-LAVAU Janine, 2002, *La vie sexuelle en France*, Éditions de la Martinière, Paris.

SCHNEIDER Michel, 2007, *La confusion des sexes*, Flammarion, Paris.